

CHASSES AU TIGRE

Le prince Henri d'Orléans n'était pas seulement un explorateur intrépide, c'était aussi un très agréable conteur. Nous extrayons d'un de ses ouvrages le récit suivant :

Le 24, encore un joli coup de fusil : dans la matinée, je descends d'une seule balle un tigre de sept pieds qui filait devant moi.

Mais c'est notre vieux mâle qui nous tient toujours à cœur.

Au lunch, on vient nous annoncer que le mystérieux animal a traversé la rivière et étranglé une vache dans une jungle qui fait suite à celles où nous sommes. Aussitôt nous nous formons en ligne, ou à peu près, car cette jungle est fort épaisse. Aux difficultés qu'on éprouve toujours à pénétrer dans les ronciers et à traverser de véritables réseaux de lances, viennent se joindre celles que présente le passage de petits canaux à demi-cachés dans les herbes ; de plus, les bûcherons ont travaillé en certains endroits, et de gros arbres coupés sont encore maintenus au-dessus du sol par les buissons enchevêtrés. On ne peut donc marcher une minute en ligne droite, et c'est à peine si l'on voit les éléphants les plus proches. Encore ne faut-il compter pour la battue que sur ceux qui portent l'howdah ; les autres se mettent à la file, et aucun cri, aucun avertissement ne peut leur faire quitter cet ordre de marche. Personnellement, je suis très bien partagé ; j'ai un éléphant prêté par le rajah de Durbungah, une bête superbe, avec de grandes défenses coupées à l'extrémité. Pour se frayer un chemin, il les appuie sur les buissons et les écarte de force. J'ai plus d'une fois l'occasion de me rappeler la fable du "Chêne et du roseau" ; ce sont les arbustes flexibles qui donnent le plus de mal à l'éléphant, car ils se relèvent aussitôt qu'on a cessé de les plier, tandis que les gros arbres sont vite brisés.

Soudain, les éléphants, placés à cent mètres à ma gauche, se dispersent au milieu des cris de terreur de leurs mahouts. Le tigre s'est montré, à l'improviste, devant Mme de Morès, à quinze pieds de son éléphant, de l'autre côté d'un petit ruisseau ; le mahout le lui a en vain indiqué, elle ne l'a pas vu et n'a pu le tirer...

Nous avons beau fouiller en tous sens ces fourrés, il a de nouveau disparu... Je voudrais être un moment dans sa peau et pouvoir rire à mon aise, tranquillement caché sous une touffe d'herbes, en train de faire ma digestion, pendant que les éléphants tourneraient autour de moi, piétinant, déchirant, trompétant, battus par les mahouts, qui, à leur tour, se laissent philosophiquement attraper par des chasseurs impatients. Quelle comédie nous lui donnons !

L'infatigable M. Williams propose un méchaum pour la nuit ; il montera dans un arbre, attendant que le tigre vienne prendre son dîner devant lui, comme si rien ne s'était passé. Mais j'estime trop le noble animal pour lui faire l'injure de le croire aussi naïf, et je préfère laisser Williams et Morès en tête à tête avec leurs espérances.

Le 27, dans l'après-midi, on nous annonce que notre tigre (c'est toujours le même) a tué une vache à deux milles de la jungle où nous étions le 24. Il est très connu des indigènes, et traverse parfois le village en plein jour. Le propriétaire de la vache, armé d'un simple bâton, a essayé de lui faire peur et l'a vu de près. Mais il est tard, et nous sommes fatigués : l'expédition est remise au lendemain.

Le 28, nous entrons dans la jungle où l'animal est signalé. Je suis au centre de la ligne ; à ma droite, mon cousin, puis M. de Boissy à l'aile. J'appuie à droite pour rejoindre le duc d'Orléans, et je le rencontre tranquillement arrêté à causer avec M. de Boissy sur le bord de la plaine. Comme je dois rester à la même distance de mon cousin qu'il est lui-même de M. de Boissy, je me vois forcé de suivre son noble exemple. En sorte que nous nous réunissons tous les trois, fumant tranquillement, tandis que les autres se fatiguent dans le bois.

Cependant, les arbres chargés d'oiseaux de proie annoncent la charogne, reste du repas du tigre. Sur la lisière, un vautour est couché dans une touffe d'herbe, et tourne vers nous son cou décharné. Il est ivre de curée et semble ne plus pouvoir se traîner. Nous nous avançons pour le contempler de plus près. En apercevant nos trois éléphants, masses effrayantes qui, d'un pas mesuré, marchent sur lui, il sort de sa torpeur et s'envole tant bien que mal, se traînant au courant. Voici les rôles changés ; cet oiseau qui part

soudain sous leurs pieds, avec un fort bruit d'ailes, jette la terreur parmi nos éléphants. Et, malgré nous, nous sommes mis en fuite par un vautour.

C'est le seul incident qui apporte un peu de variété dans cette marche. Nous sommes las de courir en vain et laissons les autres se donner tout le mal. A la paresse nous joignons même l'hypocrisie : nous coupons des branches et des feuilles dont nous remplissons nos howdahs, puis nous rejoignons le reste de la ligne à l'extrémité du bois, en nous plaignant du mal épouvantable qu'on a à le traverser. Nos compagnons unissent leurs plaintes aux nôtres. Le plus amusant, en cette affaire, c'est que, chacun voulant être plus malin que le voisin, nous nous trompons tous mutuellement ; car j'ai su depuis qu'à l'aile gauche, M. et Mme de Morès avaient agi exactement comme nous. Cette plaisanterie a du moins l'avantage que, chacun étant dupé, croit être le dupeur, comme cela arrive souvent dans la vie.

Du tigre, pas la moindre trace, je m'y attendais.

Le 29, l'animal nous est signalé sur la rive droite de la Kosi, dans ces hautes herbes où nous l'avons déjà vu.

Nous traversons un bois d'acacias, puis marchons en appuyant l'aile gauche contre une rivière, à travers des roseaux à demi-desséchés, où les éléphants avancent lentement. Pourquoi ai-je confiance aujourd'hui ? Je ne puis guère le dire ;

ment sans donner le moindre signe de terreur, et le colonel, après avoir tranquillement visé, tire deux coups successifs de haut en bas. "Bon, voilà le colonel qui se trompe, et tire quelque cerf," pensons-nous. Pas de cris, pas de mouvements dans la ligne : ce ne peut être un tigre.

"Qu'est-ce ? demandai-je à mon cousin, qui s'est rapproché pour avoir les renseignements. — C'est un petit tigre," me répondit-il ; et la trompette de M. Williams nous invite à ne pas perdre de temps, mais à reformer la ligne et à repartir aussitôt sur les traces du "vieux", qui doit être quelque part devant nous.

Mais M. de Boissy et le docteur, restés auprès du colonel, persistent à dire que ce petit tigre n'est qu'un cerf. On le distingue mal dans les touffes de roseaux. M. Williams se décide à revenir pour voir, et, au premier aspect, il trouve que, pour un si petit gibier, la queue est bien longue. Il descend, et écarte les herbes ; puis, se relevant, il se découvre solennellement, et, au milieu des hurrahs redoublés, annonce le décès du grand tigre. L'insaisissable animal a enfin succombé ; il s'est laissé assassiner vulgairement, repu sans doute, au milieu des herbes, et gît là maintenant dans la fange. Celui qui se riait des fusils et jouait avec les éléphants, le roi de la jungle, n'est plus qu'une masse souillée, inerte, hideuse. Et cette nuit, les chacals feront entendre autour de lui leur lugubre concert, et les vautours puants s'arracheront les lambeaux de son cadavre.



mais les pressentiments de ce genre ne me trompent guère, je sens toujours d'avance la mort du tigre. D'ailleurs, nous n'avons pas fait de bruit de ce côté depuis plusieurs jours, et le terrain se présente mieux que précédemment.

La ligne s'avance dans un ordre parfait, exécutant régulièrement les conversions à droite et à gauche, et se déplaçant "parallèlement à elle-même", comme on dit en tactique, lorsque les replis de la rivière la resserrent ou l'élargissent.

Morès commence à nous donner une certaine émotion en nous criant qu'il vient de voir sauter devant lui quelque chose de jaune, qui a bien l'air d'un tigre.

Quelques natifs perchés sur un arbre poussent aussi le cri de "Bhâg !" en étendant la main.

Rappelez-vous qu'il ne s'agit pas ici d'un tigre quelconque, mais d'un vieux solitaire dont nous avons connaissance depuis douze jours, et qui nous a fait perdre tout ce temps, et vous comprendrez l'intérêt que nous prenons à la poursuite.

En arrivant à l'extrémité de la jungle, où un éléphant a été placé en sentinelle, nous exécutons une conversion à droite pour former le demi-cercle et clore la battue.

Pendant que ce mouvement s'achève, l'éléphant du colonel, un grand népaulais, s'arrête brusque-

Ainsi vont les choses de ce monde. La grandeur, la jeunesse, la force, la beauté, tout passe, — même chez les tigres ! — Qu'est-ce qui reste ?

Les shikaris l'entourent curieusement. De notre côté, nous sommes tous enchantés : d'abord le "grand mâle" est tué ; c'est un vrai fardeau de moins, car il commençait à nous peser ; voilà plus de deux semaines qu'il nous occupe, et nous l'avons poursuivi vainement pendant quatre journées entières. Certains signes de découragement commençaient à se manifester parmi nous ; chacun rejetait la faute sur les autres : "Ah ! si on n'avait pas pétaradé !... si on n'avait pas fait de general shooting ! ou pas d'expédition complète !" Tout est bien qui finit bien.

Ensuite, c'est le colonel qui l'a tué, et bien seul, sans contestation possible. Or, le colonel est très aimé. Il ne prend jamais part à aucune discussion de gibier, tire mal, ne réclame rien, se déclare toujours content : c'est un modèle pour tous ; aussi est-on satisfait de voir ainsi la vertu récompensée.

Pour en revenir au tigre, il est très gros : dix hommes arrivent à peine à le hisser sur un éléphant ; M. Williams et le docteur sont obligés de venir à la rescousse ; et, comme force utile, un blanc vaut facilement deux Hindous.